La Belle Aux Gants Noirs

FEUILLETON DE L'ABEILLE

Terminons vite le recit de notre roman. Voilà Rosen a la fin de la première partie du spectacle.

—Allons, tante Rose, dit-elle transfigurée par le bonheur, habille-moi vite... et applique-toi bien... Fais que je sois très belle! il le faut!

Au second acte, la tâche de l'artiste était énorme: pour toute autre elle eût été écrasante. Kali ne quittait pas la scène un seul instant. D'abord cachée sous les bosquets du Jardin de Rama, elle disait en un récit pathétique les angoisses que lui causait le sort de son père enfermé dans la tour de porphyre et le supplice de son cœur envahi par l'amour qu'elle devait vaincre à jamais:

Tu ne sauras jamais le scret de mon cœur,
Ce lourd secret qu'il me faut taire!
L'amour dont je mourrai doit rester un mystère.
Autant que mon bonheur!
Ainsi l'ont ordonné les dieux que je vénère!
Ton nom trouble mes sens comme un parfum de fleur,

Mais dès que je l'évoque, un écho de douleur
Murmure le nom de mon père!
Je te fuis..., et pourtant je t'aime,
ô mon vainqueur!

A ces vers, sans autre mérite que de servir d'armature à la plus pénétrante des mélodies, elle donnait une expression de douleur qui arrachait des larmes de tous les yeux. Mais, bientôt, elle devait fuir pour éviter la ronde des soldats; puis, elle écoutait, palpitante, la sérénade que Rama chantait pour elle; enfin l'orage éclatait, son amant la rejoignait sous les arbres où elle s'était cachée; elle luttait contre ses supplications, échappait à ses bras ouverts pour l'enlacer; elle pleurait d'amour, revenait, fuyait encore; enfin elle criait de toutes ses forces l'évocation magique et disparaissait parmi la foudre et les éclairs sur les ailes de l'oiseau que les dieux envoyaient à son aide... Jamais talent dramatique ne s'était montré sous des faces plus diverses, aussi varié, aussi vaste, aussi pathétique. Sa grâce, sa souplesse, sa beauté, la mobilité de ses physionomie la servaient presque autant que sa voix admirable que nul mouvement, nulle attitude, nul effort, ne parvenaient à altérer.

C'était un spectacle étrange et jusqu'alors inconnu que de voir cette cantatrice incomparable au style large et soutenu, boudissant, plus souple et plus légère que la plus légère des danseuses, parmi les décors et les praticables. L'intérêt qu'elle excitait était si grand, l'émotion qu'elle faisait naître était si intense, qu'un silence profond avait régné dans la salle aussi longtemps qu'elle était demeurée en scène. Mais dès qu'elle eut disparu, l'ovation retardée, l'enthousiasme contenu, accumulé, éclatèrent plus impétueux que la plus formidable des temptêes.

Les annales du théâtre ne contiennent aucun exemple d'un si triomphal succès, d'une si spontanée et si unanime acclamation. Sur la scène, chanteurs, choristes, figurants; dans l'orchestre, tous les musiciens debout; dans la salle, le public frémissant et soulevé, applaudissaient sans de lasser l'artiste géniale qui s'inclinait doucement en cherchant des yeux dans l'ombre où il se cachait sans doute celui pour lequel elle avait dépensé toutes ses forces, toute son inspiration, totue sa science, et sur lequel elle voulait reporter tout son triomphe.

Avant que le public se fût lassé de l'acclamer, elle dut rentrer dans sa loge, brisée de fatigue et d'émotion, et presque incapable de supporter plus longtemps la douleur très vive que lui avait causée, sous l'effort des gestes et dans le mouvement des jeux de scène, l'étroite armature dans laquelle était enserrée l'extrémité de ses bras mutilés. Tante Rose se hâta de presser les ressorts des lourds bracelets dont le poids avait meurtri et fait saigner les misérables membres infirmes qu'elle avait plongés dans un bain d'eau froide mêlé d'alcool. Dans son trouble, et dans la conviction où elle était que nul n'oserait y pénétrer sans son autorisation, elle avait omis de faire défendre la porte de sa loge.

Brusquement ,cette porte fut heurtée, puis ouverte, malgré deux cris poussés en même temps, et Marc de Rœder se précipta, les yeux pleins de larmes, la figure illuminée de bonheur, en criant: "Ma femme! ma femme! Dites! Voulez-vous encore être ma femme?"

Et tandis qu'il parlait dans l'emportement de sa passion ravivée par la joie de son triomphe, tante Rose, qui devinait l'angoisse de sa malheureuse fille, voulut dissimuler, en les couvrant d'un voile, ses pauvres bras étendus et tremblants.

Les regards du jeune homme furent attirés par ce geste et contemplèrent brusquement ce qu'on voulait lui cacher; il pâlit et recula, chancelant. Des sommets où l'avaient emporté l'oubli et l'enthousiasme, il retomba lourdement à l'horreur de la réalité. Cette Kali toute grâce, toute beauté, tout génie, cette délicieuse et souple fée qui avait si complètement réalisé ses conceptions les plus chimériques, brutalement et comme touchée par la baguette d'un sorcier, s'évanouissait et faisait place a l'infirme pitoyable, à l'impotente qu'il avait là, sous les yeux. Les traits adorables de l'actrice, la grâce souveraine et la souplesse de ses gestes se résolvaient soudain en ce pâle visage altéré par la fatigue et par l'angoisse, en ce corps affaissé et comme écroulé sur un fauteuil usé, en cette grotesque et hidêuse exhibition de deux moignons informes, saignants et boursoufflés!... Tout cela frappa sa vue, souffleta sa pensée, chassa son enthousiasme comme un coup de vent balaye et éparille des feuilles mortes; il ne put retenir un cri d'horreur: un sanglot déchira sa poitrine; il dit, plein de colère et de désespoir: "Pourquoi faut-il que je sois venu!..." Puis brusquement, il s'enfuit en balbutiant: "Jamais! jamais!"

Rosen n'avait eu ni le temps, ni la force de prononcer une parole. Elle avait reçu le coup fatal en plein cœur; elle demeurait immobile, atterrée, comme morte. Tante Rose, épouvantée, cherchait dans son esprit, dans son cœur, des paroles de réconfort et n'en trouvait aucune: tout ce qui lui venait aux lèvres lui semblait inutile, stupide, sans portée... Le temps passait... la sonnette d'avertissement emplissait les couloirs de ses tintements aigus... la voix du régisseur appelait les artistes à la scène:

—Vite, vite, dit tante Rose, laisse-moi t'habiller... lève-toi... tu ne seras pas prête!

Machinalement, Rosen retira bras du bain dans lequel ils plongeaient encore; elle se laissa vêtir, farder, arranger comme un automate, puis elle descendit vers les coulisses sans paraître s'apercevoir de ce qu'elle faisait ni comprendre ce qu'il lui fallait faire. Elle entra en scène, plutôt que conduite jusqu'à la coulisse, et le troisième acte commença.

Tout d'abord, la consternation dans laquelle la jeune fille était abîmée la servit et rendit plus poignante encore la scène de la malédiction lancée contre elle par son père, et des injures dont l'accable Rama. Prosternée au milieu de la scène, elle semblait écrasée par la douleur et par les reproches impitoyables auxquels elle était en butte. Mais soudain elle parut sortir d'un songe; elle releva sa tête tragique et, mortellement frappée, certaine de ne point survivre à l'aveu qu'elle allait faire, elle retrouva toute sa force pour proclamer son amour et saluer la mort libératrice.

Elle continuait ainsi, longuement, et la mélodie semblait jaillir de ses lèvres comme un grand flot de douleur intarissable Peu à peu, sa voix diminuait de volume, perdait son éclat, devenait haletante et comme épuisée à mesure que la vie s'échappait avec le sang de sa blessure.

Enfin, à bout de forces, elle murmurait tout bas, les yeux pleins de larmes, les lèvres éclairées d'un triste sourire, le suprême et solennel pardon que lui inspirait sa tendresse obstinée:

Quand je ne serai plus, tu viendras
te pencher
Sur la flamme d'or du bûcher
Où les vierges mes sœurs m'auront
tantôt couchée.
Ne crains rien: je t'adore et je te
sourirai.
Des maux que j'ai souffert point ne
me souviendrai.
Mon corps détruit, mon âme à toi
reste attachée.
Je meurs de t'adorer. Viens!... je
te sourirai!

A ce moment, des nuages de vapeur enveloppaient le corps de Kali mourante pour permettre au jeu de scène de se produire et aux machinistes de la montrer, planant dans une apothéose, au-dessus des hautes flammes du bûcher et parmi les splendeurs du paradis d'Indra.

Déjà les spectateurs debout donnaient libre cours à leur enthousiasme, battaient des mains, criaient, acclamant et rappelant à grand bruit la chanteuse, quand tout à coup, au fond de la scène et des coulisses, des clameurs terrifiées retentirent: au milieu des acteurs éperdus, fuyant et courant de toutes parts, une forme grêle apparut qui bondissait dans un tourbillon de flammes et de fumée opaque. Les bras ouverts, les yeux dilatés, hurlant de douleur et sautant follement sous les morsures du feu qui dévorait ses vêtements, Rosen de Kerlo traversait la scène comme une torche vivante. Un cri de stupeur et d'horreur jaillit de toutes les poitrines. Le feu, activé par la course, rongeait les chairs de la malheureuse à travers les gazes soyeuses de son costume. Enfin, sous le coup d'une douleur plus aiguë, elle eut un râle suprême, une clameur qui n'avait rien d'humain, et s'abattit lourdement sur le plancher au milieu du brasier qui crépitait et d'où jaillissaient des gerbes d'étincelles.

On se précipita pour la secourir; on apporta de l'eau, on la couvrit de lourds monteaux propres à étouffer les flammes, puis on l'emporta mourante dans le foyer des artistes au milieu de la consternation générale, des sanglots et des cris d'horreur des spectateurs épouvantés.

Tante Rose, penchée sur la pauvre créature qui, lentement, achevait de mourir, tordue et secouée par d'indicibles tortures, tante Rose, béante de désespoir et de pitié, ne demandait pas comment l'accident avait pu se produire: ne l'avait-elle pas vue, l'infortunée Rosen, après l'aveu plus réel que feint de son amour et de son martyre, se relever les yeux hagards, marcher comme une hallucinée, insensible aux appels, ne voyant rien, n'écoutant rien, et venir heurter de tout son corps, comme si réellement elle avait voulu s'y coucher, le vaste bûcher par tous les interstices duquel s'échappaient et montaient de longues flammes!

A quoi bon, d'ailleurs, chercher les causes de l'irréparable et discuter avec les catastrophes? Par un geste machinal, l'agonisante semblait s'appliquer, jusque dans son délire, à cacher ses bras mutilés. Mais la mort pitoyable mit bientôt un terme au double supplice de sa chair et de son cœur.

Sur le seuil du foyer, à quelques pas de la couche funèbre dont il n'osait s'approcher et qu'il n'osait fuir, Marc de Rœder pleurait et sa mère cherchait à l'entraîner, murmurant: "Nous n'y pouvons rien! Viens! A quoi bon rester ici!"

Quand tout fut fini, il suivit jusqu'à la maison vers laquelle on l'emportait le cadavre de la pauvre morte. Et tante Rose entendit, chemin faisant, madame de Rœder murmurer à l'orelle de son fils:

—C'est une malédiction, vraiment! Ton nom n'a pas pu même être proclamé à la chute du rideau! Et qui va chanter cela, maintenant?... Ah! nous n'avons pas de chance!

Alors, la pauvre vieille fille, parmi la douleur infinie qui submergeait son âme, sentit qu'il se glissait encore de l'étonnement. Elle se demandait laquelle l'emporte, dans l'espèce humaine, de la somme d'infamie dont elle est capable ou de la somme de douleur qu'elle peut supporter!

FIN.

CUNARD

En France en 6 jours ou moins, sur un des "Trois Géants" partant chaque Mardi pour Cherbourg—
BERENGARIA AQUITANIA
MAURETANIA
Courtoisie. Confort. Cuisine par excellence.
Renseignez vous chez l'argent de la Cie Cunard,
205 Rue St. Charles,
Nouvelle-Orléans, Louisiane.

LE DOCTEUR GEORGES LINOSSIER

Lyon.—C'est une véritable perte pour la médecine française que la mort du docteur Georges J. Linossier, professeur agrégé à la Faculté de Lyon, correspondant de l'Académie de médecine depuis trente ans, et l'un des médecins consultants les plus considérables de Vichy.

Considérable, et non pas seulement par l'importance tout à fait exceptionnelle de sa clientèle, mais encore par l'autorité scientifique incontestable. Linossier était un maître en fait de maladies de la nutrition. Il en donnait tous les ans, dans l'un de nos principaux périodiques, une revue générale claire, précise, complète, tout à fait précieuse pour l'instruction des médecins et des étudiants; il connaissait à fond tout ce qui touche à l'obésité, a udiabète, aux dyspepsies et notamment à celles qui se relient à l'insuffisance hépatique ou à la lithiase biliaire.

Ses recherches sur la toxicité de certains aliments, sur l'absorption des médicaments et spécialement des salicylates par la peau, son Hygiène du Dyspeptique sont des ouvrages originaux et excellents.

Le mérite de ses travaux, sa haute culture scientifique, sa connaissance parfaite de toutes questions relatives aux stations minérales françaises et étrangères étaient reconnues à tel point que, lorsqu'il fut question de fonder, à la Faculté de médecine de Paris, une chaire d'hydrologie, le nom de Georges Linossier fut unanimement admis—jusqu'au moment où une décision ultérieure vint rattacher à la chaire de thérapeutique l'enseignement de l'hydrologie médicale.

Physiquement fatigué depuis deux ans, Linossier qui avait gardé toute sa vive lucidité d'esprit, avait pris part, de façon fort brillante à la discussion académique de l'année dernière, de l'hygiène physique et intellectuelle des écoliers et des lycéens. C'était un homme bienveillant et doux, extrêmement laborieux et qui consacrait aux travaux de laboratoire les loisirs que lui laissait la saison d'hiver. Il était extrêmement aimé de ses malades et de ses confrères.

VEILLE DE NOEL

Rosette.—J'ai passé la soirée de Noël avec la personne que j'aime le plus au monde.

Jules —Vous ne vous êtes pas ennuyée d'être toute seule?

L'Art de Nettoyer les Vetements

Le détachage et le dégraissage des vêtements usagés et salis, qui n'étaient autrefois qu'un accessoire de la teinturerie, sont devenus, de nos jours, une industrie d'une certaine importance, pratiquée avec méthode par des spécialistes et pourvue d'un matériel approprié très perfectionné, dont nous dirons quelques mots plus loin.

Deux procédés s'offrent pour nettoyer ou détacher une étoffe, lesquels, d'ailleurs, se complètent très souvent et doivent être appliqués l'un et l'autre pour parfaire le résultat: d'abord le dégraissage, ensuite la décoloration. Le premier, effectué habituellement soit par les agents émulsifs (soude, savons, etc.), soit par des solvants volatils (benzine, essence de pétrole, etc.), a pour but l'enlevage des matières grasses, qui non seulement souillent les objets par suite de leur seule présence, mais y fixent ls poussières et les impuretés diverses. Le second est destiné à faire disparaitre les matières qui, bien que n'existant souvent qu'à l'état de traces, sont visibles en raison de leur couleur; on peut, soit les enlever tout à fait, soit les masquer d'une façon très habile par des transformations en composés incolores.

Le détachage est un nettoyage partiel, c'est-à-dire l'enlèvement d'une tache ou de plusieurs taches une par une. Le procédé le plus simple consiste dans l'emploi d'un liquide susceptible de les dissoudre. L'étoffe est d'abord bien débarrassée par un brossage et un battage soignés, puis chaque tache est frottée à l'aide d'une brosse imprégnée d'un solvant approprié, tel que la benzine pour les taches de graisse, l'eau pour les taches sucrées, etc. Quand la tache a disparu, il faut enlever rapidement le liquide qui l'a dissoute, car, s'il venait à s'évaporer sur l'étoffe, la tache reparaîtrait à nouveau en formant une sorte de couronne dite auréole, ou cerne. On y arrive en l'absorbant avec un linge bien sec et un passage au fer légèrement chauffé, ou à l'aide d'une poudre absorbante, telle que le plâtre, la terre à foulon, la terre de pipe, le kaolin, la mie de pain rassis émiettée. Mais ce procédé simple n'est pas toujours applicable, et il faut traiter souvent la partio à détacher par toute une série de solutions réagissant chimiquement sur la tache, de façon, soit à la transformer en un autre substance facilement soluble dans certains solvants, soit à donner naissance à une autre substance ne faisant plus tache sur l'étoffe, soit enfin à la détruire complètement.

L'APPARTEMENT DE LANDRU

Paris.—Versailles se passionnait il y a deux ans, ainsi que la France entière, du reste, pour le procès Landru qui venait de commencer. Depuis tant d'eau a passé... sur ces os, qu'on ne parle plus guère du sire de Gambais, pas plus que ses fiancées disparues n'ont fait parler d'elles, ce qui doit rassurer les âmes sensibles qui pouvaient croire à une erreur judiciaire.

A l'angle de la rue de Dunkerque, face à l'avenue Trudaine, la maison qui abrita les brûlantes amours du mystérieux Don Juan, est toujours une maison fort paisible. Voici le couloir où, une soir d'août 1818, Landru, arrêté, passa, les menottes aux mains. Dominant la deuxième porte d'entrée, une longue pancarte de calicot attire les regards: "Confection pour dames." C'est bien là qu'habita l'homme si disert, qui ne demeura muet que sur ce qu'on aurait voulu connatre: son secret.

Mais tout passe, même les concierges. Celle qui règne actuellement dans la petite loge ogscure n'y réside que depuis trois termes, avoue-t-elle. Comme tout le monde, naturellement, elle a beaucoup entendu parler de l'homme de Gambais. Il ne portait pas chance, décidément, aux femmes. La concierge qui lui loua est décédée.

L'appartement, débarrassé de ses meubles par la police, avait d'abord été loué à de jeunes mariés. Il y restait les mêmes tapisseries, et, dans la chambre bleue et la petite salle rose, les deux tourtereaux vivaient heureux. Mais la condamnation du Barbe-Bleue, et surtout son exécution, troublèrent fort la jeune épouse. Si des fantômes allaient venir visiter leurs nuits!... Et le couple étant parti, nombreux furent ceux qui se présentèrent pour louer. Personne ne fut agréé. Les propriétaires, qui habitaient au second, préférent avoir un étage de moins à monter, et ils descendirent occuper les pièces demeurées vides au premier.

CE QU'IL DUT FAIRE

—Aimes-tu ton nouvel appartement?

—Oui, mais il est trop petit.

—Alors comment as-tu fait pour placer tout le monde que tu as reçu à ta soirée de Noël?

—J'ai dû enlever le papier peint des murs.

A LA LETTRE

—Eh bien, à propos de ce cinq dollars que je t'ai prêté à Noël l'an dernier!... tu m'avois dit que tu n'en avais bescin que pour quelque temps!

—C'est la vérité, mon cher, je ne l'ai pas gardé dix minutes

L'IMBROGLIO DE SAINT-LAZARE

Au cœur de Paris, près de la gare du Nord, au faubourg Saint-Denis, s'élève un singulier établissement.

Une façade vulgaire et sans grande étendue. Passé le porché, on entre dans un labyrinthe: des couloirs sombres, des grilles, des cours au pavé chaotique, des chapelles, des cellules à barreaux énormes, des infirmeries, des dortoirs. Tout cela dans un enchevêtrement de bâtisses vétustes qu'un badigeon de chaux n'empêche pas d'être sinistres. Dante aurait pu situer ici un des cercles de son Enfer.

Ces murs sont debout depuis sept siècles. Ils ont enclos tant de souffrances, entendu tant de gémissements, que ces tristes témoins du passé s'étonnent de subsister encore et demandent grâce. Arc-boutés et presque flechissants sous le poids des toitures vermoulues, ils aspirent à la paix des ruines.

La prison de Saint-Lazare fut d'abord au XIe siècle une léproserie et il y paraît bien encore. Quoi que l'on fasse, elle portera toujours cette marque première.

Cette maison du moyen âge occupe, en profondeur, tout un quartier.

Qu'attendent les autorités pour la jeter à bas?

Le tribunal qui peut prononcer cette sentence est composé d'une mosaïque de juges qui ne parviennent pas à se joindre.

Ils se cherchent depuis près de cinquante ans. Depuis 1876, en effet, on parle de démolir Saint-Lazare, mais il faut signer des accords. Et là-dessus ministres, chefs de bureaux, conseillers généraux et municipaux, architectes, entrepreneurs et maints autres officieux d'échanger et d'entasser lettres sur notes, mémoires sur devis et projets sur rapports.

Un fonctionnaire m'a montré l'amas de pieces et dossiers qu'il détient, pour sa part à ce sujet. Et il m'a énuméré les personnages qui en conservent, de leur côté, une quantité au moins égale.

Le fruit de tant de sueurs donne une haute idée de l'administration et de nos élus. Quel labeur! Quelle suite énergique dans une même idée! Il faut saluer bas ces héros de la plume; car nous avons fait avec mon ami ce prestigieux calcul, la somme dépensée en encre, papier, rapports imprimés, discussions enregistrées, plans et devis chiffrés dépasse, à ce jour, la moitié de ce qu'aurait coûté, avant guerre, la reconstruction de Saint-Lazare.

Hélas! tant d'efforts sombres dans le néant! La solution, loin d'avancer, s'est compliquée; ce n'est pas tout de démolir, on prétend rebâtir et la brique, le moellon et la chaux sont à prix d'or. En 1906, la réédification de Saint-Lazare, sur un terrain communal de la rue Wurtz, n'aurait exigé que deux millions et demi. En l'an de grâce 1923, il faut prévoir 80 millions!

Peste! et lèpre! De quel œil le contribuable parisien, déjà surchargé, va-t-il voir cette entreprise? Une prison édifiée à si grands frais, alors que l'on ne bâtit plus de logis pour les braves gens!

Cela mérite quelque examen.

Le Conseil général de la Seine, saisi de cette affaire, va la discuter prochainement.

LE GASPILLAGE DU TEMPS

Le spirituel écrivain espagnol qui signe de charmantes chroniques du pseudonyme d'Azorin a raconté l'histoire d'un célèbre professeur anglo-saxon venu tout exprès dans le pays pour y écrire une thèse dont le titre, plutôt inattendu, était le suivant: "The Time they los in Spain" (le teps qui se perd en Espagne).

Ledit professeur s'était installé dans une "casa de huespedes," une pension de famille, à Madrid. Le matin, de très bonne heure, il sonnait la femme de chambre pour avoir son petit déjeuner. On le lui faisait attendre longtemps, ce qui n'a rien de surprenant dans une ville où domestiques et patrons sont accoutumés de longue date àse coucher tard et à se lever de même.

Sur quoi, le professeur sortait de sa poche un petit carnet et il écrivait: "Petit déjeuner: temps perdu: trente minute."

L'estomac lesté, il envoyait le gamin chargé des courses lui acheter les journaux. Mais il arrivait ou bien que le gamin était absent, ou qu'il flânait en faisant cette commission. Les journaux étaient lents à arriver, et le professeur de sortir à nouveau le calepin et d'écrire: "Journaux; temps perdu; quinze minutes."

Il en était de même tout le restant du jour, et le crayon n'arrêtait pas de courir sur les feuilles du carnet.

Notre homme avait-il décidé d'aller le soir au spectacle et retnu sa place pour la représentation de dix heures et demie? (A Madrid, la plupart ds petits théâtres donnent deux ou trois courtes représentations par soirée.) Celle-ci, fixée pour dix heures et demie, ne commençait guère que vers onze heures et quart, ce qui ne gênait d'aucune manière les indigènes, parfaitement habitués à ce retard, mais par contre mettait hors de lui l'Anglo-Saxon.

Le rire est l'épreuve de la beauté; les femmes qu'il embellit sont de race divine

Mots Pour Rire

DANS LE MENAGE

Madame.—Tu devrais me donner un collier de perles comme cadeau de Noël. Un collier iralt bien dans mon cou.

Monsieur.—Oui, mais une corde de pendu ferait encore mieux.

SOUVENIRS

Le père.—Voici la fin de l'année; peux-tu me dire combien de fois tu as reçu la fessée durant l'année à l'école?

Le fils.—Non, papa, je ne m'occupe jamais de ce qui se passe derrière moi.

IL L'A VENDU

Arsène.—As-tu enfin vendu le grammophone que tu as reçu à Noël?

Narcisse.—Oui, je l'ai fait jouer durant neuf heures de temps tous les jours et les voisins se sont cotisés et ils l'ont acheté.

DEFINITION

Le fils.—Qu'appelle-t-on un optimiste, papa?

Le père.—C'est un homme qui s'achète une paire de lunette de chauffeur au cas où quelqu'un lui donnerait une automobile à Noël?

SA TOILETTE

Adrienne.—J'ai demandé à Régine ce qu'elle porterait pour son bal de Noël.

Lucie.—Que t'a-t-elle répondu?

Adrienne.—Oh! pas grand chose.

L'ENFANT MALPROPRE

—Pourquoi battez-vous votre enfant ainsi?

—Pourquoi?... Je l'emmène chez le médecin pour le faire vacciner durant ses vacances de Noël?, et qu'est-ce que je m'aperçois une fois là?... Il s'était lavé le mauvais bras, l'enfant terrible!

AU REVEILLON DE NOEL

Entre invités:

—Ce réveillon me fait penser à notre mère Eve.

—Comment cela?

—Oui, elle n'avait rien à se mettre sous l'Adam.

EN ESPRIT

Conrad.—Achète-moi donc un billet pour notre Folk-lore de Noël.

Arthur.—Je ne pourrai pas y être mais je serai avec toi d'esprit.

Conrad.—Eh bien, donne-moi une piastre et je réserverai un fauteuil d'orchestre à ton esprit ce soir-là.

CONDITIONS

Madame.—Mon cher, je tiens à t'annoncer que la bonne a l'intention de nous quitter.

Monsieur.—Dis-lui de ne pas faire celà, je vais lui acheter une automobile pour Noël.

ENTRE MUSICIENS

—On fête la Noël depuis la naissance du Christ.

—Mais on la fête depuis bien plus longtemps que cela, puisqu'on parle du Noël d'Adam que le journal Le Samedi publie aujourd'hui même dans son numéro de Noël.

DANS LE MONDE

Georgine.—J'ai invité douze personnes à dîner pour Noël.

Philo.—Est-ce que Théodore le sait?

Georgine.—Théodoric! quel Théodoric?

Philo.—Théodoric, ton mari.

EN AUTO

Madame.—Voyons Narcisse, ne fait pas tant de vitesse.

Monsieur.—Mais je ne fais pas de vitesse.

Madame.—Oui, tu vas trop vite, ce n'est pas une maison parce que maman est avec nous dans l'auto pour faire du soixante à l'heure.

COMPARAISON

Adolphe. — Mais mademoiselle Aglaé, puisque je vous dis que je vous épouserai lorque j'aurai trouvé un appartement.

Aglaé.—Mais ca ne veut rien dire, ca. C'est comme si je vous disais que je vous épouserai lorsque maman aura trouvé une cuisinière.

ENFIN

Le mari.—Ma femme, c'est aujurd'hui Noël, c'est un grand jour, car il y a cinquante ans que je t'ai fiancé en un semblable jour de Noël. Aussi j'ai voulu te faire une petite surprise.

Sa femme.—Comme tu es gentil, mon bon vieux!

Le mari.—Tu te rappeles la bague d'engagement que je t'ai donnée il y a cinquante ans.

Sa femme.—Je m'en rappelle très bien je la porte toujours à mon doigt.

Le mari.—Eh bien, je viens de finir de la payer aujourd'hui; maintenant tu n'as à craindre qu'on vienne te l'enlever.

AU BAL DE NOEL

—Comment pouvez-vous faire la différence entre les invités et les employés du restaurant, tout le monde est en habit?

—Oui, mais les employés sont tous sobres.

Le travail porte avec lui sa récompense; il nous isole du monde et de nous-même.

LES PLUMES METALLIQUES

La fabrication des plumes métalliques, en France, semble être un monopole qu'a conservé la ville de Boulogne-sur-Mer. Il y a cent ans à peine, la production des plumes d'acier prenait, en Angleterre, une allure industrielle et, durant près d'un quart de siècle, elle resta concentrée dans la seule ville de Birmingham, d'où ces produits se répandirent bientôt dans le monde entier.

La presque totalité des plumes anglaises, importées en France sous le gouvernement de Juillet, passait par le port de Boulogne; elles y acquittaient un droit de douane de 4 fr. 40 par kilo. Les commissionnaires en douane de Boulogne étaient donc on ne peut mieux placés pour se rendre compte de la progression rapide de la consommation de cet article, et de la protection qu'un droit d'entrée, de plus de 30% sur la valeur, assurerait à une industrie similaire, de ce côté-ci du détroit. Il n'est donc pas surprenant que ce soient des négociants boulonnais qui aient importé cette industrie en France et créé les premières usines, dont trois seulement ont subsisté jusqu'à l'époque actuelle, fabriquant suffisamment pour faire face à tous les besoins du marché français et pour alimenter une exportation importante.

A la création des usines, en 1850, on dut faire appel à des techniciens anglais; mais, à leur contact, d'habiles ouvriers boulonnais se sont peu à peu formés; les apprentis sont devenus des maîtres à leur tour auxquels leurs collègues d'outre-Manche n'ont plus rien à remontrer, depuis de longues années. La profession de contremaître, dans une usine de plumes, comporte au apprentissage très long et très minutieux qui ne peut se faire que dans le milieu ndustriel lui-même; aussi, les diverses tentatives pour transporter cette industrie hors de la région.

Le "percé" est le facteur principal de l'action de la plume. Il y a le percé axial, qui détermine la longueur de la fente et assure le libre jeu des becs; il xiste sur toutes les plumes. Quant aux entailles latérales ou "ciseaux," on ne les fait que sur certains modèles. C'est au moyen d'une presse à vis, analogue à celle utilisée pour la coupe, que cette opération s'exécute. Une ouvrière perce dans sa journée cent à cent vingt grosses de plumes. eC travail se fait aussi à l'aide de machines-outils.

La plume percée reçoit ensuite sa marque, c'est-à-dire le nom du fabricant, de la ville où se trouve l'usine, l'indication de la pointe, un numéro d'ordre et le titre de fantaisie qui la désgne. Un mouton, portant toutes ces ndications, est soulevé par l'ouvrière à l'aide d'une pédale et retombe sur la plume. Certains modèles reçoivent, en dehors de la marque, un estampage en relief représentant tel ou tel ornement spécial qui les distingue.

Faits Intesessants

Dans la Scandinavie il est de traditio nde se baigner le jour de Noël.

En Norvège, le veille de Noël, toute la famille dépose les chaussures les unes contre les autres durant la nuit, afin qu'il y ait entente l'année dans la famille.

A Bethléem la fête de Noël dure un mois. Le 25 décembre les catholiques fêtent le Messie, treize jours plus tard ce sont les Grecs et treize jours plus tard l'Eglise Arménienne.

Le nom Santa Claus que donnent les Anglais au Père Noël vient des Hollandias.

Etes-vous etonne, demande cette dame

"Que j'ai confiance au Cardui,"
—Elle etait si faible qu'elle dut s'aliter—Lisez donc sa narration.

Osawatomie, Kansas.—Mme E. E. Keast, qui habitait dans le temps l'Illinois, dit: "Nous sommes venus dans cet état il y a onze ans et j'étais en bonne santé pour longtemps, cependant il y a un peu plus d'un an je devins malade...

"Je devins si faible que je ne pouvais plus rien faire, je ne pouvais me tenir debout. Je dus m'aliter.

"Je souffris beaucoup, j'étais nerveuse à un tel point que je me croyais mourante.

"J'essayais donc des médicaments et l'on fit bien attention à moi, malgré cela je ne puis me lever.

"Je suis resté alitée pendant trois mois, incapable de faire quoique ce soit.

"Mon mari colle des affiches et distribue des circulaires. Un jour, comme il avait un Ladies' Birthday Almanach parmi ses circulaires, je me mis à le lire et j'envoyais ensuite un membre de la famille pour m'acheter une bouteille de Cardui. Ils rièrent et dirent que je ne le prendrais pas. Mais j'en pris, je commençai par prendre une cuillerée de Cardui toutes les deux heures.

"Je ne pris aucune autre médecine et je pris fidèlement le Cardui, et deux semaines après que j'eus pris la première cuillerée de Cardui, je puis me lever—me sentant beaucoup mieux que depuis des mois.

"Je continuai jusqu'à ce que je devienne en parfaite santé. Etes-vous étonné que j'ai confiance en Cardui. Et je suis certaine qu'il n'y a pas de meilleurs toniques pour les femmes que le Cardui."

Tous les pharmaciens vendent le Cardui, pour les femmes.—Adv.